
CATÉGORIES LOGIQUES

ET INSTITUTIONS SOCIALES

(Suite et fin ¹.)

IV

Jusqu'ici, nous avons vu la société, dans ses efforts pour résoudre son problème logique d'équilibre, reproduire sous des formes agrandies les mêmes solutions ingénieuses et originales, imaginées par l'esprit individuel aux prises avec un problème analogue. Mais, en y regardant de plus près, il va maintenant nous sembler apercevoir une différence importante entre les deux logiques comparées par nous. Elle n'est d'ailleurs qu'apparente, comme nous le verrons plus loin. Quoi qu'il en soit, examinons-la. Ce n'est pas tout que d'avoir accordé négativement et positivement les jugements objectifs d'attribution et de causalité, et même les jugements-desseins, les espérances et les craintes, qui se pressent en se heurtant dans la mêlée humaine; il reste à concilier de même, ou plutôt c'est par là qu'il a fallu nécessairement commencer, et ce n'est rien moins qu'aisé, les jugements subjectifs d'amour-propre, les vanités et les orgueils. Cette difficulté, qui paraît de prime abord n'avoir point d'équivalent en logique individuelle est le plus terrible écueil peut-être de la logique sociale.

Naturellement les amours-propres sont en conflit, en contradiction, puisque chacun de nous, en naissant, est très fortement porté à s'estimer supérieur aux autres. Comment lever cette contradiction? Comment arranger les individualités associées, de telle façon que leurs tendances respectives à avoir pleine foi en leur propre mérite et pleine confiance en leur propre talent, reçoivent la meilleure satisfaction possible, c'est-à-dire que la somme algébrique de ces doses de foi et de confiance additionnées, durablement unies, soit la

1. Voir le numéro d'août 1889.

plus forte possible? — Ce problème ardu est résolu aux époques avancées de l'histoire, mais imparfaitement et superficiellement toujours, par la Politesse. La Politesse est, ce semble, le plus confortable arrangement des amours-propres entre-pressés le plus doucement ou entre-heurtés le moins durement qu'il se peut. Elle consiste avant tout à rendre les orgueils invisibles ou impalpables les uns aux autres, moyennant force interpositions de mensonges complaisants.

La Politesse, dans une certaine mesure et à certains égards, est donc aux amours-propres ce que le Droit est aux intérêts. Les intérêts naissent hostiles, contradictoires; le Droit les délimite et, se substituant à eux, les rend extérieurement conciliables par cette substitution. Quand l'individu tient à ses droits comme à la chose capitale, la Paix devient possible, car ils lui font oublier l'illimité de ses désirs et de ses ambitions natives; s'attacher à ses droits, c'est s'intéresser à la limitation même de ses intérêts. De même, quand l'homme civilisé — et aussi bien le barbare et le sauvage même, car le sauvage même est poli à sa façon — met son orgueil à paraître bien élevé, c'est-à-dire à ménager l'orgueil d'autrui et à masquer le sien pour le protéger de la sorte, la vie urbaine, la vie sociale à vrai dire, devient possible, et l'on commence à goûter les douceurs du savoir-vivre.

Mais la Politesse, qui permet aux orgueils de se juxtaposer, ne les fait pas s'entre-pénétrer; d'ailleurs elle n'est propre à *sommer*, même extérieurement, que des doses modérées de foi et de confiance en soi-même. Si ces doses sont dépassées, si l'orgueil et l'ambition se mettent à pousser de forts élans dans des cœurs naguère modestes, adieu les formes agréables et caressantes de l'urbanité! Or, les orgueils et les ambitions, à l'origine, ont dû être immenses. Je ne parle pas surtout des orgueils individuels, car, primitivement, les individus comptent peu par eux-mêmes; mais, en revanche, les orgueils collectifs des membres de chaque famille et de chaque village sont prodigieux et éminemment contradictoires. Chaque groupe social s'estime ridiculement et méprise son voisin. Cette contradiction profonde des jugements d'amour-propre local est peut-être la difficulté la plus grande qui s'oppose en tout pays primitif à l'établissement d'un ordre social, qui mette fin à ces mépris réciproques, et aux querelles sans fin dont ils sont la source. Comment lever cette antinomie? La politesse n'a rien à voir ici. Une autre solution, plus profonde et plus complète, a donc été requise dès le début, et, à vrai dire, elle ne cesse pas d'être toujours nécessaire, ne serait-ce que pour rendre l'autre possible. Elle a été fournie par le phénomène de la Gloire. La Gloire, c'est l'orgueil prodigieux d'un seul, redoublé

et approprié par l'admiration des autres, dont l'orgueil, par le fait même, s'élève ou tend à s'élever à son niveau. L'admiration est un plaisir ou une peine; elle est un plaisir, c'est-à-dire un accroissement de foi en soi-même, quand son objet peut être précédé du pronom possessif *mon* ou *mien*; dans ce cas, elle est l'extension du *moi* obscur à quelque moi glorieux qu'il s'approprie; elle est l'effacement des limites des *moi*. Voilà le miracle et l'avantage de l'association. Une autorité glorieuse, forte et respectée, sur laquelle s'élèvent tous les yeux, est la seule conciliation possible des amours-propres antagonistes, soit individuels, soit collectifs. Le morcellement féodal, à cet égard comme à tout autre, n'a fait place à l'assimilation et à la fusion moderne que grâce à l'éclat du pouvoir royal. Quand la foule admire *son* chef, quand l'armée admire *son* général, elle s'admire elle-même, elle fait sienne la haute opinion que cet homme acquiert de lui-même, et qui rayonne en fierté de race ou de génie sur le front d'un Louis XIV ou d'un Cromwel, d'un Alexandre ou d'un Scipion, voire même d'un tribun quelconque. Cette admiration unanime est l'aliment de cet orgueil, de même que cet orgueil a été le plus souvent la source première de cette admiration. Elle et lui croissent et décroissent parallèlement. Voyez s'exalter à la fois l'audace orgueilleuse de Napoléon et l'enthousiasme de ses soldats pendant sa triomphante période, d'où une puissance énorme de foi dépensée; puis, quand le cours des défaites commence, voyez la Grande Armée s'attrister, perdre foi et Napoléon lui-même douter de son étoile ¹.

Sous Louis XIV, on a vu, par une coïncidence heureuse, la plus élégante politesse — je ne dis pas la plus louable — s'unir à la plus brillante gloire monarchique, pour produire une intensité remarquable d'orgueil national, en même temps que, par d'autres apports, par l'épuration de la langue mûrie et la régularisation du Droit, par les progrès de l'unité religieuse et du pouvoir royal, le fleuve de la foi et de la conscience nationale grossissait au delà de toute espérance. De telles coïncidences ne sont point des exceptions fortuites; elles se reproduisent plus ou moins à chaque grande époque historique, sous Périclès comme sous Auguste, sous Ferdinand et Isabelle

1. Il est rare qu'un immense orgueil, parfois même ridicule, ne soit pas en tête de toutes les grandes créations. L'orgueil précède la gloire, qui n'est que son rayonnement imitatif en quelque sorte. Sans le faste asiatique du père de Frédéric le Grand, son fils eût-il été si ambitieux et si glorieux, et l'Allemagne serait-elle aujourd'hui ce qu'elle est? Tous les initiateurs de génie, Rousseau, Napoléon, Hugo, ont été des montagnes d'orgueil. L'orgueil des rois, et aussi bien des consuls et des sénateurs, fut de tout temps une condition de la grandeur des peuples.

comme sous Soliman. La tendance que montrent ainsi à se rassembler dans leur plus vif éclat les grandes conditions d'accord logique révèle assez, remarquons-le en passant, leur racine commune et leur étroite parenté. Mais ce que je tiens surtout à signaler ici, c'est le raffinement ou le renouvellement de l'urbanité, consécutif d'ordinaire à l'éruption d'une grande renommée qui se consolide et s'asseoit, à peu près comme une nouvelle flore apparaît aux pieds d'une montagne qui se soulève. La Politesse, en effet, est la menue monnaie de l'admiration et de la flatterie; elle en est la forme naturelle et la vulgarisation comme la gloire en est la source et la forme unilatérale. La gloire a dû précéder la politesse et seule encore elle l'entretient, comme l'esclavage a précédé le travail industriel et l'échange des services, et comme la tutelle d'un pouvoir fort est indispensable à la prospérité de l'industrie.

Mais nous ne pouvons bien comprendre l'importance capitale du phénomène social de la gloire, qu'en le comparant, maintenant, à son véritable équivalent individuel, le phénomène psychologique de la conscience. A l'origine des sociétés, le chef est le moi social. Le chef, en effet, à cette aube de la vie sociale, monopolise toute la gloire à son profit. Mais, plus tard, il n'en est plus de même : la gloire se répand, se distribue entre un certain nombre d'hommes marquants qui sont *chefs*, chacun dans leur sphère, en tant que glorieux. La conscience est le rayonnement du moi, elle fait qu'un état intime est *mien*, et la gloire est le rayonnement du maître, elle est ce qui donne un caractère *magistral* à un homme. Cette comparaison, qui paraîtrait à tort étrange ou superficielle, éclairera singulièrement ses deux termes l'un par l'autre. L'esprit, nous le savons, est une société de petites âmes commensales du même système nerveux, et toutes aspirantes à l'hégémonie, un concours d'innombrables petits états nerveux différents qui, probablement nés chacun à part dans quelque élément distinct du cerveau, cherchent tous à se propager extrêmement vite d'élément à élément, à s'entre-étouffer, à s'entre-conquérir, ou plutôt à s'entre-persuader. Au milieu de cette tourbe, éclôt sans cesse de cette lutte un groupe plus ou moins étroit d'impressions plus ou moins triomphantes, c'est-à-dire conscientes, et, dans ce groupe, se dégage toujours avec une netteté variable l'une d'elles, tour à tour visuelle, auditive, tactile, musculaire, imaginative, point saillant du moi en perpétuelle agitation. Cette impression, et, à divers degrés, toutes les autres de cette élite, font participer sans doute à leur rang privilégié, aussi longtemps que dure leur succès cérébral, leurs cellules natales; et, puisque la conscience claire et lucide est un plaisir, une harmonie sentie en nous, il est

permis de croire que ce rang supérieur est moins conquis de force qu'obtenu par acclamation pour ainsi dire; on peut supposer que le moi est en quelque sorte le pôle où convergent momentanément toutes les ambitions et tous les égoïsmes cellulaires, à peu près comme la gloire est la polarisation sociale des espoirs et des orgueils individuels. — Il est certain, au moins, qu'en émergeant à la conscience, qu'en se rattachant ou paraissant se rattacher au moi, foyer réel ou virtuel de l'esprit, la multiplicité des états d'esprit les plus dissemblables prend un air d'unité; et il est certain de même qu'en parvenant à la célébrité les genres de mérite les plus divers dans une nation paraissent se confondre en une réalité supérieure qui leur est commune. La conscience est ainsi, à proprement parler, la première catégorie de la Logique individuelle, d'où découlent toutes les autres; et la gloire, point de mire hallucinant de tous les yeux, est la première catégorie de la logique sociale, source de toutes les autres également. Rien, par exemple, n'a été divinisé qui n'ait été glorieux; la gloire est le chemin nécessaire de l'apothéose; et rien n'a été objectivé, matérialisé, qui n'ait été senti, la conscience seule mène à la perception.

L'analogie se poursuit, si l'on examine avec plus de détails la nature, l'origine et le rôle de ces deux grands faits. La conscience est une réalité à deux faces. Qu'est-ce qui est conscient? C'est tantôt une nouvelle croyance claire, tantôt un nouveau désir vif; ou, en d'autres termes, c'est tantôt une perception, tantôt une volition. — La gloire s'attache pareillement aux deux versants correspondants de la vie sociale. Qu'est-ce qui est glorieux dans le sens le plus large du mot? C'est tantôt une innovation théorique, une instruction favorablement accueillie, tantôt une innovation pratique, une direction, docilement acceptée et obéie; en d'autres termes, c'est tantôt une découverte, tantôt une invention imitées (si l'on veut bien étendre un peu, comme il convient philosophiquement, le sens de ces termes). Les perceptions, nous pourrions le montrer, équivalent en psychologie aux découvertes en sociologie, et nous pourrions aussi bien dire que les volitions équivalent aux inventions. Une volition n'est que l'aperception très aisée¹, tandis qu'une invention est l'aperception en général assez mal aisée, d'un moyen propre à atteindre une fin, et cette fin elle-même est, dans le premier cas, très facile, et dans le second cas plus ou moins difficile à imaginer. Voilà toute la différence. Un enfant gourmand voit des raisins mûrs suspendus à un ormeau, l'idée lui vient spontanément de manger les fruits, et,

1. Voy. Lachelier, sur Wundt, *Revue philosophique*, février 1885.

pour cela, de grimper à cet arbre, et il veut aussitôt grimper. Dans une nation européenne, un voyageur a, le premier, l'idée que les viandes conservées d'Amérique, si elles étaient transportées sans altération, seraient d'une consommation excellente et économique pour la classe ouvrière; il imagine le *Frigorifique*, et, à la faveur de ce moyen inventé par lui, non sans difficulté, et avec un succès passager, il répand dans le peuple, non sans peine, le désir d'acheter les viandes américaines. On peut dire qu'à chaque heure, la vie éveillée oblige l'individu, pour la satisfaction de ses moindres besoins, ou de ses fantaisies sans cesse renaissantes, à une dépense d'ingéniosité continue sous la forme de petits décrets, de petits arrêtés intérieurs nécessités par des difficultés, jamais les mêmes, comme les volumes accumulés de notre *Bulletin des lois*, ou comme l'inépuisable série de nos brevets d'invention. En cela la vie des nations ressemble étonnamment, on le voit, à celle des individus; il y faut une consommation effrayante de génie, d'heureuses idées brevetées ou non qui, écloses aujourd'hui sur un champ de bataille ou dans un congrès de diplomates, demain sur la scène, un autre jour à une exposition, illustrent un homme et font d'un Turenne, ou d'un Richelieu, ou d'un Corneille, ou d'un Stephenson, le héros du jour, quand ce n'est pas d'un Bossuet ou d'un Newton, d'un théologien ou d'un savant. De même, en effet, que le *moi* se promène, instable, à travers toutes les catégories de l'Esprit, logiques ou téléologiques, s'attachant à une localisation dans l'espace ou à une attribution matérielle, à une localisation dans le temps ou à un jugement de causalité, ou bien à la réalisation d'une fin quelconque; de même, dans son vol capricieux, la gloire traverse toutes les catégories logiques ou téléologiques du monde social, et alternativement se repose sur un grand rénovateur de la langue tel qu'Homère, ou sur un grand réformateur des mœurs ou des lois, tel que Lycurgue, ou sur un créateur de dogmes tel que Luther, et de vérités tel que Newton, ou sur un propagateur de nouveaux principes de gouvernement et d'organisation sociale, tel que Rousseau, enfin sur quiconque a enrichi de nouvelles lumières l'esprit humain, ou bien sur quiconque, orateur, légiste, artiste inspiré de la religion ou de la science, homme d'État, ou capitaine, ou colonisateur, ou promoteur d'industrie, a grossi de nouvelles utilités, pourvu de nouvelles puissances et de buts nouveaux le vouloir humain. Il y a cependant un certain ordre dans ce désordre. La plus grande gloire, par exemple, est d'abord la gloire militaire, bien avant la gloire artistique, par la même raison que la conscience intense du danger évité ou de la proie poursuivie précède celle de l'amour.

C'est toujours, d'ailleurs, une innovation qui est glorifiée. Car il ne faut pas confondre avec la gloire le respect profond qu'inspirent aux peuples les vieilles institutions ou les vieilles idées, glorieuses à l'origine, devenues simplement majestueuses à la longue comme les monarques ou les pontifes qui les incarnent, quand ceux-ci ne se distinguent par aucune entreprise personnelle. Ce respect, cet attachement, à peine remarqué de ceux qui l'éprouvent; né de l'imitation des ancêtres, est à la célébrité lumineuse, née de l'imitation des contemporains, ce que la foi, le dévouement fermes, mais presque inconscients, de l'individu, aux notions et aux règles depuis longtemps établies en lui et primitivement très conscientes, sont à ses remarques et à ses décisions de chaque instant. Il y a, entre ce respect et la gloire, entre cette foi et la conscience, cette différence, que ce respect et cette foi sont les œuvres lentes dont la gloire et la conscience sont les outils, et que ce respect et cette foi ne sauraient s'interrompre sans péril mortel dans la vie mentale ou la vie sociale, et de fait y sont ininterrompus jusqu'à la folie ou à la mort, tandis que la gloire et le moi sont sujets, même durant la veille, même en temps de civilisation, à des éclipses, ou à des intermittences¹.

Ce serait une égale erreur, on le voit, de penser que ce qui est inglorieux est socialement inférieur en importance à ce qui est en renom, ou que l'inconscient a psychologiquement un moindre rôle que la conscience. Cela n'est vrai que de l'inglorieux qui n'a jamais passé par la gloire, et de l'inconscient qui n'a point traversé la lumière du moi. Mais à ce compte, l'homme le plus obscur qui vit hon-

1. Dans un ingénieux et intéressant article de la *Revue scientifique* (26 août 1887) intitulé *la Conscience dans les Sociétés*, M. Paulhan, qui nous fait l'honneur de nous y citer, a raison de poser en principe que le phénomène social auquel correspond le phénomène psychologique de la conscience doit, comme ce dernier, avoir été provoqué par une interruption du cours machinal et inconscient de l'habitude. Mais il a tort, à mon avis, de faire consister cette interruption dans la production de ces actes *solennels*, périodiques et prévus d'avance, quoique rares, qui s'accompagnent de cérémonies. La cérémonie est-elle autre chose elle-même qu'une habitude sociale, et des plus assoupissantes ? Une innovation au contraire naît toujours sans nulle escorte de formes rituelles ; une initiative vraiment exceptionnelle, clou d'or auquel va se suspendre toute une chaîne d'événements, par exemple une déclaration de guerre, une entreprise militaire, la découverte d'un nouveau continent, l'apparition d'un livre à sensation, etc., peut bien accidentellement se rattacher à quelque solennité : par exemple, après un bel exploit, on va processionnellement chanter un *Te Deum*, suivant l'usage. Mais ce n'est pas cette solennité, ce n'est point cette conformité à une vieille coutume qui constitue l'éveil de l'attention générale, c'est le retentissement que la nouveauté dont il s'agit a dans le public. Notoriété, célébrité, gloire : ces mots expriment les degrés divers de cette attention collective qui s'exprime par des groupes confus, des conversations animées, des rassemblements autour des marchands de journaux, des ovations spontanées, nullement par des cérémonies.

nêtement de son humble métier peut se rassurer et s'honorer lui-même, puisque, depuis l'éducation de ses enfants ou la célébration de son mariage jusqu'au fait d'allumer son feu, de pousser sa brouette, sa navette ou sa charrue, il n'est pas un acte de sa vie qui n'applique et n'exprime, en se l'appropriant, une maxime, une formule, une recette, une idée, glorieusement un jour révélée au monde, et qui sans lui, ou sans ceux qui font comme lui, disparaîtrait du monde. — Trop d'illustrations à la fois, de découvertes et d'inventions, peuvent bouleverser un peuple, comme trop d'impressions à la fois, de spectacles ou d'émotions, peuvent rendre un homme fou.

Mais l'obscurité d'où jaillit la gloire n'est pas seulement composée d'éléments purement conservateurs, et, de même, l'inconscience d'où éclôt le moi, n'est pas seulement composée de souvenirs. Nos psychologues savent qu'en outre une fermentation sourde d'images ou de traces cérébrales, incessamment accouplées à tâtons, prépare les associations d'idées qui s'élèvent jusqu'au sens intime; et, pareil à cette *cérébration inconsciente*, se poursuit le labeur des demi-inventeurs sans nombre et sans nom qui labourent dans l'ombre le champ du génie. — Ajoutons qu'un état nerveux, en devenant conscient, ne change pas de nature, comme une invention en devenant célèbre ne se transforme pas, mais qu'il acquiert une tout autre énergie, non pas créée, empruntée seulement aux cellules nerveuses où il se répand, comme l'invention devenue célèbre devient une puissance formée par les forces additionnées des individus qui l'emploient. En même temps, l'état nerveux conscient prend une valeur psychologique qu'il n'avait pas, par son aptitude singulièrement accrue à s'associer avec d'autres états, comme l'invention célébrée prend une valeur sociale qui lui manquait, par ses chances incomparablement plus grandes désormais de se combiner avec d'autres idées magistrales.

Dégageons une nouvelle analogie, implicitement supposée dans ce qui précède. Sans la conscience, pas de mémoire; et sans la mémoire pas de conscience. Ces deux termes sont solidaires. Ce dont on a eu le plus nettement conscience, ce qui a le plus frappé ou passionné, c'est, toutes choses égales d'ailleurs, ce que l'on oublie le moins; et il n'est pas de conscience éveillée sans lucidité du souvenir. De même, sans gloire (ou sans notoriété) point d'imitation; et sans imitation, point de gloire. L'un ne va pas sans l'autre. L'éclat d'une doctrine se mesure au nombre de ses adeptes, et un dogme ou un rite, une connaissance et un procédé, courent, toutes choses égales d'ailleurs, d'autant moins de risques de tomber en désuétude ou en oubli qu'ils

se sont imprimés en exemplaires plus nombreux dans les cerveaux publics, c'est-à-dire qu'ils ont eu plus de renommée. Enfin, il n'est pas de grande gloire possible dans un pays sans moyens nombreux et rapides de communication et de correspondance, en d'autres termes sans facilité d'imitation. — L'imitation se trouve ainsi correspondre exactement à la mémoire; elle est en effet la mémoire sociale, aussi essentielle à tous les actes, aussi nécessaire à tous les instants de la vie de société, que la mémoire est constamment et essentiellement en fonction dans le cerveau. — Précisons mieux encore. La mémoire est double comme le moi. En tant qu'elle répète et retient des jugements, elle est souvenir proprement dit, notion; en tant qu'elle répète et retient des buts, des décisions, elle est habitude, moyen. Semblablement, l'imitation est de deux sortes comme la gloire : quand elle consiste dans la répétition d'une idée nouvelle, d'une découverte, propagée de bouche en bouche, elle se nomme préjugé, notion sociale; s'il s'agit de la répétition d'un procédé nouveau, d'une invention, elle prend le nom d'usage. Or, un usage n'est-il pas une habitude sociale? et le préjugé, dans la meilleure acception du mot, n'est-il pas le fixateur social des découvertes (plus ou moins vraies du reste) comme le souvenir est le fixateur cérébral des perceptions? Et n'est-ce pas toujours et uniquement par une série continue d'illustrations variées, de tous degrés et de toutes sortes, que s'alimente, que se grossit indéfiniment le trésor séculaire des préjugés et des usages, comme c'est par une suite continue d'actes de conscience que l'individu s'approvisionne et s'enrichit d'habitudes et de souvenirs?

V

Où je me trompe fort, abusé peut-être, mais abusé bien profondément, par le mirage de l'Analogie, ou l'histoire en réalité se comprend mieux, grâce au point de vue que j'indique. Son désordre n'a plus lieu d'étonner, car il n'est que superficiel. On a cherché en vain le lien et la loi des événements historiques, la raison de leur enchaînement bizarre, où l'on a voulu voir bon gré mal gré un développement. C'est qu'en fait ils se suivent, non seulement sans se ressembler, mais sans se pousser toujours ou du moins sans se déterminer rigoureusement; ils s'entre-choquent plus qu'ils ne s'entre-expliquent; et ce n'est pas au précédent ni au suivant que chacun d'eux se rattache par un lien vraiment logique, mais à une ou plutôt à plusieurs séries de répétitions régulières, vitales ou sociales, dont il est le point de rencontre supérieure. Ils se précipitent les uns sur

les autres comme les états de conscience successifs de l'esprit individuel. Qu'un homme s'amuse à noter, avec l'exactitude possible, et par le menu, la suite des petites sensations visuelles, acoustiques, olfactives, les petites actions musculaires ou autres, pas, gestes, paroles, etc., dont s'est composée une de ses journées; et qu'il essaye ensuite de trouver la formule de cette série, le mot de ce rébus! Il n'y réussira ni mieux ni plus mal que l'historien philosophe ne parvient à *légiférer* l'histoire, série des états de conscience nationaux. Qu'importe, après tout, que l'entrée des sensations et des suggestions dans les réservoirs du souvenir et de l'habitude, ou l'entrée des découvertes et des inventions dans les musées de la Tradition et de la Coutume, soit accidentelle et désordonnée! L'essentiel est que ces choses entrent; après quoi, elles se classent et s'organisent dans chacune des catégories distinctes, ci-dessus énumérées, de la Logique individuelle et de la Logique collective. L'ordre historique cherché, il est là, dans les produits accumulés de l'histoire, dans les grammaires, dans les codes, dans les théologies ou les corps de sciences, dans les administrations et les industries ou les arts, d'une civilisation donnée, mais non dans l'histoire elle-même, comme l'harmonie de l'âme est dans l'arrangement intérieur et vraiment merveilleux de ses souvenirs, non dans l'activité du moi qui les a recueillis à droite et à gauche.

Autant les découvertes scientifiques, par exemple, ou les inventions industrielles qui se succèdent immédiatement dans un temps s'enchaînent peu ou s'enchaînent mal, autant, à une époque quelconque, le groupe des anciennes découvertes qui constituent la géométrie ou l'astronomie, la physique même ou la biologie de cette époque, et le groupe des anciennes inventions qui composent son art militaire, son architecture, sa musique, ont de cohésion relative. Car, parmi les innovations toutes un moment célèbres et à la mode, que leur vogue a introduites dans le chœur sacré de leurs aînées, le temps opère un triage; beaucoup sont éliminées, comme révélant quelque contradiction cachée avec la majorité des anciennes; et l'importance définitive de celles qui sont maintenues est loin de se proportionner au degré d'éclat de leur introduction. Celles qui se confirment ou s'entraident se rapprochent à la longue, celles qui se sont étrangères se séparent; et leur fécondité véritable, lentement apparue, en lumières ou en forces, en vérités ou en sécurités plus ou moins précieuses, établit entre elles une hiérarchie momentanément fixe que les degrés divers de leur premier succès ne faisaient nullement prévoir.

En d'autres termes, ce n'est pas précisément entre les diverses

innovations successivement célèbres, mais surtout entre les diverses imitations prolongées dont chacune d'elles est le foyer d'émission, que l'accord logique apparaît. Et il est à remarquer que, par suite d'une épuration logique incessante, leur cohésion est proportionnelle à leur ancienneté. Dans leur tassement social, en effet, les découvertes et les inventions qui se répandent et s'enracinent par degrés, traversent des phases comparables à celles que parcourent, dans leur consolidation analogue au fond de la mémoire individuelle, les perceptions et les actions ; et, comme celles-ci, elles se distinguent en plusieurs *strates* qui se réduisent, ce me semble, à trois. A la surface, est cette couche assez peu homogène d'idées apprises et d'habitudes acquises plus ou moins récemment qui forment ce qu'on appelle l'*opinion* et les *goûts* d'un peuple ou d'un homme. Au-dessous repose un ensemble de convictions et de passions plus longtemps élaborées, et plus cohérentes entre elles quoique, d'ailleurs, elles puissent être en contradiction avec les éléments de la couche supérieure : à savoir la *tradition* et la *coutume*, quand il s'agit d'une société, l'esprit et le cœur quand il s'agit d'un individu. Mais, plus profondément encore, il y a ce tissu serré de principes et de mobiles à peu près inconscients et incommutables qui se nomme le *génie* et le *caractère*, soit national, soit individuel.

Est-ce à dire cependant, parce que la série des états de conscience ou des faits historiques ne se déroule pas logiquement, que la logique leur soit étrangère ? Non, car chaque état de conscience pris isolément est déjà un petit système, un choix tout au moins des impressions les plus instructives ou répondant le mieux à la préoccupation momentanée de la pensée parmi toutes celles qui se présentent, et aussi bien une soigneuse élimination, comme Helmholtz notamment l'a bien montré en ce qui concerne les impressions visuelles, de toutes celles qui ne concourent pas avec les élues ou qui les contredisent. A chaque instant, nous sommes assaillis et importunés de sensations oculaires telles que les mouches volantes, qui, si nous les remarquons toujours, si le *moi* les accueillait dans son élite, empêcheraient le jugement de localisation ou d'objectivation systématique des impressions rétiniennees seules remarquées. Aussi restent-elles inaperçues comme les bourdonnements d'oreilles qui, n'étant point susceptibles non plus d'être localisés et objectivés, ne pourraient rentrer dans le système des bruits du dehors que nous situons toujours. Combien d'autres images intérieures traversent ainsi, sans même y jeter une ombre à nos yeux, le spectacle de notre conscience ! Or, il en est de même de la conscience sociale, de la célébrité, qui, entre mille inventions ou découvertes restées obscures,

et dont plusieurs, bien que sérieuses, sont étouffées comme contre-disant quelque croyance établie ou contrariant quelque désir puissant, choisit toujours la plus propre à accroître et à fortifier momentanément la masse de foi et de confiance populaires, en d'autres termes celle qui satisfait le mieux la curiosité et remplit le mieux les espérances du public, ou qui flatte le plus ses opinions et ses goûts.

Donc et en résumé, sur plusieurs couches épaisses de souvenirs et d'habitudes tassés, classés, systématisés; de souvenirs, c'est-à-dire d'anciennes perceptions transformées en concepts, et d'habitudes, c'est-à-dire d'anciens buts transformés en moyens, — sur cet amas d'alluvions judiciaires et volontaires du passé, le moi actuel erre çà et là, comme un feu follet; le moi, c'est-à-dire un apport incessant de nouvelles perceptions, de nouvelles fins qui vont bientôt subir des transformations analogues. Telle est la vie mentale de l'individu. — Et la vie sociale est toute semblable. Sur un amoncellement multiple et mille fois séculaire de traditions, et d'usages mêlés, combinés, coordonnés, — de traditions, c'est-à-dire d'anciennes découvertes vulgarisées devenues *pré-jugés* anonymes, rassemblées, par faisceaux distincts, en langues, en religions, en sciences, — et d'usages, c'est-à-dire d'anciennes inventions tombées aussi dans le domaine commun, devenues des procédés et des façons d'agir connus de tous, groupées harmonieusement en mœurs, en industries, en administrations, en arts, — sur ce legs prodigieux d'une antiquité incalculable, s'agite sans cesse quelque point brillant et multicolore dont la trainée s'appelle l'histoire; ce point, c'est le succès ou la gloire du jour, le changeant foyer de la rétine sociale pour ainsi parler, qui se tourne successivement vers toutes les découvertes et toutes les inventions nouvelles, vers toutes les initiatives en un mot, destinées à une vulgarisation pareille.

Si je ne me trompe, il y a là une analogie des plus frappantes, qui peut se substituer avantageusement à la comparaison répétée à satiété, mais si artificielle et si forcée dans le détail, des sociétés avec les organismes. Ce n'est pas à un organisme que ressemble une société, et qu'elle tend à ressembler de plus en plus à mesure qu'elle se civilise; c'est bien plutôt à cet organe singulier qui se nomme un cerveau; et voilà pourquoi la science sociale, comme la psychologie, n'est que la logique appliquée. La société est, en somme, ou devient chaque jour, uniquement un grand cerveau collectif dont les petits cerveaux individuels sont les cellules. On voit combien, à ce point de vue, l'équivalent social du *moi* que les sociologistes contemporains, trop préoccupés de biologie et pas assez peut-être de psychologie, ont vainement cherché, se présente aisément et de lui-

même. On voit aussi que notre rapprochement permet d'attribuer à la croyance humaine son importance majeure dans les sociétés, tandis que la comparaison spencérienne à la mode n'y laisse voir que des désirs combinés, et trahit son insuffisance par son inintelligence manifeste du côté religieux des peuples. — Peut-être m'objectera-t-on qu'un cerveau suppose un corps dont il s'alimente; j'en conviens. Aussi toute société a-t-elle effectivement sous sa dépendance et à son service un ensemble d'êtres ou de choses qu'elle adapte et approprie à ses besoins, et qui, une fois élaborés par elle, sont en quelque sorte ses viscères et ses membres. Ces choses ne font pas partie d'elle-même, si ce n'est peut-être dans une faible mesure au sein des peuplades et des nations esclavagistes, où l'esclave concourt avec la vache et le chien pour nourrir et défendre l'homme libre. Ici la caste servile et la caste plébéienne parfois peuvent être appelées avec quelque vérité l'estomac des patriciens. Mais, là où l'esclavage a disparu, la théorie de la société-organisme a perdu sa dernière ombre de vraisemblance. S'il y a un organisme là, ou quelque chose de semblable, ce n'est point la société, c'est le tout formé par la société d'une part, et d'autre part son territoire cultivé avec les routes et les canaux qui le sillonnent, avec sa faune et sa flore assujetties, ses animaux et ses plantes domestiques, ses forces physiques captées, qui nourrissent, revêtent, guérissent, traînent, portent et servent en tout et pour tout, sans nulle réciprocité à vrai dire, malgré un retour parcimonieux de soins intéressés, les populations des champs et des villes. Cette terre et cette nature humanisées jouent précisément à l'égard de la nation qui les domine le rôle des organes corporels à l'égard du cerveau de l'être supérieur qui vit pour penser et ne pense pas pour vivre, et qui use ou emploie sa vigueur physique au profit exclusif de sa force intellectuelle. — On a comparé le réseau des télégraphes au système nerveux! le réseau des chemins de fer et des routes au système circulatoire! Mais les nerfs et les fibres nerveuses, mais les vaisseaux sanguins, font partie de l'organisme; est-ce que les fils de fer télégraphiques, les rails et les files de wagons font partie de la société? Qu'on nous montre des peuples où des hommes alignés et se tenant par la main forment d'une ville à l'autre des chaînes électriques, au lieu de nos conducteurs métalliques, et où d'autres hommes circulent d'une ville à l'autre en longues processions continuelles et entrecroisées, au lieu de nos trains de voyageurs et de marchandises!

Si les sociétés étaient des organismes, le progrès social s'accompagnerait non seulement d'une différenciation, mais d'une inégalité croissante; la tendance égalitaire sinon démocratique de toute société qui atteint un certain niveau de civilisation serait donc inexplicable,

ou ne devrait s'interpréter que comme un symptôme de recul social. Il est visible pourtant que ce nivellement graduel et la similitude progressive des diverses classes par le langage, le costume, les mœurs, l'instruction, l'éducation, fortifient entre les hommes d'un même pays le vrai lien social, tandis que, là où la distance et la différence des classes s'accroissent par exception, il s'affaiblit et la civilisation rétrograde. Mais à la lumière de notre analogie, cela s'explique. Le cerveau, en effet, quoique supérieur aux autres organes, se signale entre eux par l'homogénéité relative de sa composition et, malgré ses plis, malgré le cantonnement plus ou moins vague et contestable de ses diverses fonctions dans ses divers lobes, par la ressemblance de ses innombrables éléments, comme le prouvent la rapidité, la facilité de leurs continuel échanges de *communications*, et leur aptitude, ce semble, à se remplacer mutuellement.

VI

Ici, comme un peu partout d'ailleurs, j'ai comparé le fait social de l'imitation au fait psychologique du souvenir. Mais pour que la justesse de cette comparaison soit bien sentie, il importe de la préciser et de la développer en peu de mots. L'équivalent intime de l'imitation, ce n'est pas à mon sens la mémoire proprement dite, ce que M. Ribot appelle la *reproduction* et la *reconnaissance* des souvenirs. Au-dessous de cette mémoire consciente et intermittente, qui est en réalité, comme nous allons le voir, une combinaison encore plus qu'une reproduction d'images, il y a une sorte de mémoire inconsciente et continue, sans laquelle la première ne s'explique pas. Elle consiste, non en une empreinte fixe et inerte déposée sur la cire cérébrale, mais en une sorte de vibration spéciale, de forme vive, qui ne dure qu'à la condition de se répéter, à peu près comme la tranquillité apparente d'un rayon de soleil dissimule la vitesse et l'instantanéité de ses ondes, créées et détruites, recrées et redétruites, par myriades en un clin d'œil. L'écorce grise du cerveau, M. Taine l'a montré, est un organe essentiellement *répétiteur* et *multiplicateur* des ébranlements nerveux qui lui sont transmis par un point quelconque de sa surface et de là rayonnant¹. Une impression quelconque est communiquée à un élément de ce milieu agité; aussitôt elle se répercute en autant d'échos multiples et fidèles qu'il y a d'autres éléments. J'assimile cette répercussion, cette extension superficielle de toute nouveauté apportée du dehors,

1. Voir l'*Intelligence*, t. I, p. 330 et 333.

à l'imitation-mode. Elle est accompagnée de conscience par la même raison que l'imitation-mode est accompagnée de célébrité, de notoriété tout au moins et d'une sorte de gloire : l'innovation sociale qui, par un triomphe rapide sur des rivales refoulées, a envahi le champ social, a rencontré des résistances dans sa course heureuse à l'universalité; et de même l'idée ou l'image consciente a dû lutter pour établir sa vulgarisation cérébrale dont la conscience est l'expression pure et simple. Ce n'est pas tout, son succès n'est pas complet, si, après s'être propagée de cellule à cellule, elle ne continue à se répéter dans le sein de chaque cellule, à mesure même que celle-ci se renouvelle par la nutrition ¹. Cette *conservation* des souvenirs, qui joue un si grand rôle, sous le nom de mémoire organique, dans la théorie savante de M. Ribot, n'est-elle pas analogue à l'imitation continue? Tout ce que nous imaginons, tout ce que nous pensons tend à se perpétuer en habitudes cérébrales, comme tout ce qui a de la vogue dans nos sociétés, en fait de livres ou de pièces de théâtre, de produits manufacturés ou autres, tend à s'enraciner en coutume nationale. Le conscient se consolide par l'inconscient, la célébrité bruyante par le respect silencieux.

Maintenant, quand une image, ainsi produite dans la conscience par une communication rapide de proche en proche, et ainsi conservée par une répétition sur place, vient à se *reproduire* dans le sens de M. Ribot, c'est-à-dire réapparaît à l'état conscient comme à sa première heure, à quoi comparerons-nous cette forme nouvelle du souvenir? J'ai vu, il y a un mois, un bateau torpilleur nouveau modèle, et depuis je n'y ai plus pensé; mais tout à coup cette image m'est revenue aussi vive que le premier jour. Nous le savons, il n'est pas admissible que cette image, après s'être effacée, se soit dessinée de nouveau spontanément; rien de moins concevable que le miracle de cette résurrection. Nous devons admettre que, depuis un mois, je n'ai cessé de porter en moi-même, de plus en plus affaiblie mais persistante, la suite de l'ondulation nerveuse imprimée par la vue du terrible engin. Si aujourd'hui l'image dont il s'agit vient d'émerger de nouveau au grand air de ma conscience, c'est sans doute parce que l'ondulation dont je parle a été simplement renforcée par une circonstance quelconque, comme l'harmonique d'un son qui reste indistincte jusqu'au moment où un appareil, en la renforçant, la détache. Or, cette circonstance, sauf le cas d'une anomalie pathologique, est toujours l'apparition d'une impression ou d'une idée

1. La nutrition, M. Ribot le dit fort bien, est la base première de la mémoire organique. De même, l'hérédité, la génération, est la base première de l'imitation.

nouvelle qui, par association, prête au souvenir rappelé une vigueur singulière. Cette association est, on le voit, une vraie combinaison, puisque le souvenir ancien se soude de la sorte à l'image récente; et désormais cette association tendra elle-même à se répéter intérieurement, devenue un souvenir complexe, formé de souvenirs relativement simples. S'il en est ainsi, et s'il faut croire tout ce que les *associationnistes* nous ont appris à cet égard, je suis autorisé à dire que la soi-disant reproduction des images, en réalité leur aggrégation, est l'équivalent psychologique de l'invention. Une invention, nous le savons, inaugure une nouvelle sorte d'imitation, comme une idée ou une pratique inaugure un nouveau genre de souvenir; mais elle n'en est pas moins toujours une rencontre et un *complexus* d'imitations différentes, précédentes, qui se ravivent singulièrement par l'effet de cet heureux croisement. Nous savons que le résultat d'une invention, industrielle par exemple, est d'ouvrir de nouveaux débouchés à la fabrication de chacun des articles, à l'activité de chacun des genres de travail, dont elle est la combinaison ingénieuse, de même que le résultat de l'association des images est de fortifier chacune des images associées. Nous pourrions ajouter qu'une invention industrielle équivaut à une association industrielle, et nous comprendrions mieux l'exactitude du terme d'association choisi pour exprimer le phénomène psychologique analogue suivant nos vues ¹. N'oublions pas que chacun des souvenirs relativement élémentaires dont une idée nouvelle est la synthèse a commencé par être lui-même une synthèse de souvenirs plus simples encore, et nous aurons lieu d'approuver M. Ribot quand il insiste pour faire remarquer que le caractère essentiel d'un souvenir est d'être une *association dynamique* d'éléments nerveux.

Les maladies de la mémoire, si bien étudiées par le même psychologue, rappellent fort les maladies de l'imitation, dont nul ne paraît sentir l'importance, quoique, sous d'autres noms, les phénomènes que j'appelle ainsi préoccupent avec raison l'économiste, le politique et l'historien. Il y a des amnésies et des hypermnésies, des suppressions et des surexcitations malades de mémoire. L'amnésie temporaire, quand elle est totale, comme dans le vertige épileptique, correspond à ces catastrophes militaires ou épidémiques (peste de Florence, famine, tremblement de terre) qui suspendent momentanément, au sein d'une population laborieuse, l'exercice de tous les métiers, de toutes les espèces d'imitation. Les brusques interruptions révolutionnaires dans les traditions des peuples sont de même

1. Voir à ce sujet, dans la *Revue d'économie politique* de M. Gide (deux dernières livraisons de 1888), nos articles sur les *Deux sens de la valeur*.

nature. Si cette amnésie-là se prolongeait, ce serait la mort. Il n'y a de durable que l'amnésie partielle. Celle-ci peut être comparée à ces fléaux tels que la maladie des vers à soie ou le phylloxéra, qui s'abattent sur une industrie particulière et la détruisent pour un temps ou pour toujours. Si la substance nerveuse n'est pas détruite, si du moins la modification nerveuse qui constitue le cliché organique de l'image n'est pas effacée, la mémoire peut être suspendue sans être abolie; ce cas rappelle celui où, à la suite d'une dévastation belliqueuse, un métier cesse de fonctionner, mais sans que les ouvriers habiles à l'exercer ou les ingénieurs aptes à le diriger et à le réorganiser de nouveau, si les circonstances le permettent, aient été tués ou aient perdu leur aptitude. Ne confondons pas l'amnésie, l'oubli maladif, avec l'oubli normal. Ce dernier genre d'oubli est la condition première de toute mémoire : on n'imagine n'importe quoi qu'en oubliant momentanément les images en rivalité ou en hostilité avec celle qu'on fixe; mais on ne les oublie dans ce cas que parce qu'on les remplace avec avantage; car, précisément, les états de conscience qui s'excluent, ou qui s'excluent le plus nettement, sont les états de même nature qualitative (relevant du même sens, de la vue ou de l'ouïe par exemple)¹, et dont le plus fort refoule le plus faible. De même, la désuétude est la condition première de toute coutume nouvelle : les haches de bronze n'ont pu se répandre qu'en faisant perdre l'art de fabriquer les haches de pierre; mais celles-ci ont été, est-il nécessaire de le dire? remplacées de la sorte avantageusement, comme l'a été l'arquebuse par le mousquet, la diligence par la locomotive. J'ai essayé ici même (juillet et août 1888) de formuler les lois de cette *désimitation* comme Stuart Mill a essayé, quelque part, de rechercher les lois de l'oubli.

Les hypermnésies générales sont analogues à ces fièvres générales de surproduction que l'exagération du crédit suscite de temps à autre et qui préparent des *krachs* meurtriers. Partielles, elles ressemblent à ces extravagances de fabrication qui se limitent à certaines industries, par exemple à la création de nouveaux chemins de fer. Ne pas confondre non plus ces surexcitations morbides, nées d'espérances chimériques, avec les excitations normales de l'imitation ou de la mémoire. Quand un souvenir est ravivé, même avec

1. Voir ce que dit Herbert Spencer à ce sujet dans sa *Psychologie*, 1^{er} vol., p. 236 et suivantes. « La saveur des choses que nous mangeons, dit-il notamment, nous empêche très peu de raviver dans notre pensée une personne que nous avons vue hier... Mais les sons que nous entendons actuellement tendent à exclure décidément de la conscience d'autres sons auxquels nous désirons penser; les sensations visuelles entravent beaucoup les idées visuelles », surtout les idées visuelles semblables par la force ou la couleur.

une intensité exceptionnelle, par une perception qui se l'associe, quand un métier est mis en activité, même fiévreuse, par une découverte qui lui ouvre un nouvel emploi, il n'y a rien là de maladif.

Suivant M. Ribot, la destruction des mémoires suit un ordre précisément inverse de la marche de leur formation. Les souvenirs les plus récents, comme moins stables, sont détruits avant les plus anciens. Dans la mesure où cette loi est vérifiable, elle répond à celle qui régit la décadence des arts et des industries de tout genre dans une société civilisée en train de retomber dans la barbarie, par l'effet d'un désastre national. Les métiers les moins atteints sont les plus profondément, c'est-à-dire en général, non toujours, les plus anciennement ancrés dans les habitudes des populations. Les professions les plus élevées, celles qui répondent à des besoins de luxe plus modernes, sont d'abord anéanties.

En ai-je dit assez pour convaincre le lecteur que je ne me suis pas payé de mots en assimilant la mémoire à l'imitation?

G. TARDE.